

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

De toutes les toilettes nouvelles remarquées aux courses, le jour du Grand prix de Paris, nous pouvons dire maintenant quelles sont celles qui se sont plus particulièrement imposées à la mode. Ce ne sont pas les innovations qui ont manqué, et pas une élégante n'eût voulu confier le secret de sa toilette à qui que ce soit ; couturiers et couturières ont réalisé leurs créations dans le plus grand mystère. Pour nous, qui avons pu obtenir quelques révélations, nous n'aurions jamais cru que les toilettes mi-partie pékin et faille unie obtiendraient un aussi grand succès.

Les élégantes en renom avaient adopté de charmants costumes en ce genre, dont les formes nous ont paru moins variées que les nuances. Beaucoup aussi de toilettes de deux tons ; des corsages Médicis à longues pointes, avec manches bouillonnées ; des cuirasses avec revers remontants, comme en portaient les chevaliers du moyen âge. Bref, ce sont les manches qui jouent le grand rôle dans la mode, cette saison, et qui donnent du caractère aux toilettes. Pour mieux nous faire comprendre de nos lectrices, nous allons détailler plusieurs toilettes qui resteront le type caractéristique des modes de l'année.

D'abord un costume de deux tons, vert d'eau pâle et vert du Nil foncé. Jupons de faille vert foncé, garni de plissés coulés et de petits volants froncés et bordés d'un liséré vert pâle. Cuirasse de faille vert foncé comme la jupe, très-ouverte devant et laissant apparaître des coquillés de valenciennes se continuant en jabot jusqu'au bas ; cette cuirasse très-longue et très-collante. Manches vert pâle ; avec trois bouillonnés de faille vert foncé de place en place, absolument la manche Médicis. Tunique en tissu indien (un large pékin de deux tons vert clair et vert foncé) drapée et nouée en écharpe derrière. — Chapeau Watteau en paille de riz, avec couronne et traîne

de roses du Bengale ; torsade et nœud de côté assorti à la toilette.

Autre toilette à sensation, de deux bleus différents. Jupe à rayures pékin, de deux bleus derrière ; le devant composé de bouillonnés coulissés, séparés en long par des entre-deux de guipure. Corsage à longues pointes devant et derrière ; manches composées d'entre-deux de guipure et de bouillonnés de faille bleu pâle et bleu foncé. Le pouff de la traîne très-accentué et soutenu par un gros nœud de faille bleu foncé, artistement posé de côté. — Chapeau de paille de riz, garni de velours noir et d'une grosse couronne de bluets.

Puis encore des toilettes à rayures havane et blanc, avec corsage différent toujours de la tunique et des manches.

Nous ne parlerons pas des tuniques brodées sur jupons de couleur, par cette raison que, tout en étant jolies et de bon goût, elles ne constituent pas une nouveauté. Voilà quelques années qu'on en porte ; elles sont devenues un peu plus vulgaires, mais c'est tout. Il n'y a absolument que la façon qui puisse les faire sortir de la banalité.

Les chapeaux *Belle Bourbonnaise*, qui ont le tort de ressembler aux chapeaux des Auvergnates, ont fait aussi leur apparition le jour du Grand prix, mais ils ont été trop critiqués pour réussir ; ils ne ren-

dent pas toutes les femmes jolies : voilà le grief qu'on peut leur faire, et il est vrai qu'il faut avoir une grande et réelle beauté pour qu'elle puisse leur résister. Du moment qu'une mode quelconque n'a pas pour résultat d'embellir les femmes, elle est condamnée ; il en sera ainsi du chapeau *Belle Bourbonnaise*, auquel on préférera longtemps le haut diadème de fleurs, le Watteau et le chapeau Louis XVI. Malgré leur allure un peu trop provocante peut-être, ces deux derniers chapeaux augmentent encore la beauté : voilà leur principal élément de succès.



P. N° 212. — COSTUMES D'ENFANTS.

La guirlande conserve sa distinction au milieu de ces créations qui surgissent de tous côtés. Il y a déjà longtemps qu'elle est en vogue, et pourtant son règne n'est pas près de finir. Le seul reproche que l'on puisse lui faire, c'est de manquer de jeunesse. Jusqu'à présent, le diadème avait été réservé aux femmes âgées; maintenant les jeunes femmes l'ont adopté et elles gagnent en beauté régulière ce qu'elles perdent en coquetterie mutine.

Il est bien convenu que la guirlande ou le diadème doivent être exclusivement réservés aux toilettes habillées; nous ne les aimons pas à la rue; une femme avec un superbe diadème de fleurs, se rendant tout simplement chez ses fournisseurs, nous paraîtra toujours ridicule.

Il faut bien se pénétrer de toutes ces nuances, si l'on veut être habillé avec goût et distinction. De même que nous blâmons les toilettes à effet pour les courses à pied dans la rue, de même nous les critiquons lorsqu'on les met pour aller faire des visites de condoléances.

Madame de Girardin disait avec raison « qu'il est impossible d'être triste avec un chapeau rose !... » Comment oser se présenter dans une famille en deuil, douloureusement affectée, avec une couronne de roses ou de fleurs des champs? Ce serait du dernier choquant. Il faut donc s'habiller selon les circonstances; c'est une question de tact à laquelle il faut se soumettre, et que l'on doit même étudier avec le plus grand soin.

Revenons aux nouveautés en signalant l'importance actuelle de la chaussure.

Avec le petit soulier Louis XIII, à barrettes ou non, qui se porte cette saison, le bas de soie est de toute nécessité; il est assorti à chaque toilette. On peut le remplacer par un bas de fil d'Ecosse, mais ce qui est positif, c'est que le bas de couleur est adopté maintenant par les élégantes du meilleur monde. C'est une audace qui a été couronnée de succès.

Louise DE TAILLAG.

Description de la planche P. n° 212.

(Voy. page 301.)

1. PETIT GARÇON DE TROIS ANS. — Robe de piqué de forme anglaise, décolletée, et manches courtes avec bouffettes de ruban devant; bande formant épaulette en coutil rayé bleu et blanc; cette robe est dentelée et bordée de bleu. — Chapeau de paille anglaise posé en arrière, avec bouffette bleue de côté, plume de côté et nœuds de ruban. — Souliers découverts à bouffettes, chaussettes de fil.

2. COSTUME DE FILLETTE DE HUIT À DIX ANS EN FOULARD uni; jupe plissée à l'écossaise. Casaque demi-ajustée formant long gilet Louis XV devant, arrondie des côtés par un petit volant froncé, ouverte en châle, avec nœud de faille devant; deux volants au bas des manches, l'un tombant et l'autre remontant. — Chapeau de paille à passe relevée derrière, avec nœud de ruban et touffe de plumes derrière, diadème de fleurs en dessous. — Souliers Louis XIV à talons Louis XV.

Description de la planche coloriée n° 1149.

TOILETTES DE BAL D'ÉTÉ. — 1. Robe de foulard à traine garnie, dans le bas, d'un haut volant plissé surmonté d'un demi-tablier de taffetas mauve garni de ruches déchiquetées. Tablier plissé devant orné d'une ruche de taffetas mauve, tunique drapée derrière à revers de chaque côté doublés de taffetas mauve. Corsage décolleté garni d'une ruche mauve au-dessus d'un plissé de foulard havane, guimpe bouillonnée en tulle à l'intérieur et manches bouillonnées ornées de nœuds mauves. — Coiffure composée d'une traine de fleurs jaunes et d'une plume mauve rejetée derrière.

2. Robe de faille blanche garnie devant de bouillonnés de gaze de Chambéry, retenus par des trains de myosotis, pouff accentué derrière

et soutenu par une large ceinture de faille bleue posée en écharpe. Corsage décolleté à la Médicis à longues pointes devant et derrière et lacé derrière, barrettes de myosotis sur le devant du corsage, manches courtes, bouillonnées, garnies de bouquets de myosotis. — Couronne de myosotis dans les cheveux relevés derrière à racines droites et dégageant la nuque.

GRANDE PRIME

DU "MONITEUR DE LA MODE"

A partir de ce jour, nous sommes en mesure d'offrir à nos abonnées, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et C^{ie}, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et C^{ie} à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données; à celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

AD. GOUBAUD ET FILS.

UN LIVRE INDISPENSABLE

La *Bibliothèque d'éducation et de récréation* de MM. Hetzel et C^{ie} (rue Jacob, 18) vient de s'enrichir d'un nouveau volume dont nos lectrices sont particulièrement à même d'apprécier le mérite et l'opportunité. Il concerne spécialement les travaux à aiguilles et le titre en indique ainsi le contenu: « *Méthode de coupe et de confection pour vêtements de femmes et d'enfants, revue et augmentée d'un corps de couture en blanc et d'une méthode de tricot*, édition illustrée de 154 figures, à l'usage des écoles, des familles et des ateliers. »

Une première édition de cet ouvrage avait paru à Strasbourg en 1866, sous la signature de mademoiselle Hélène Fée. Une lettre de madame Pape-Carpentier, — l'auteur de tant d'excellents ouvrages d'instruction, — en même temps qu'elle nous fait connaître son avis sur le livre, nous en révèle le véritable auteur. Nous ne pouvons mieux faire que de citer :

« L'auteur, qui se cache sous ce pseudonyme, dit madame Pape-Carpentier, est mademoiselle Élisabeth Hirtz de Saverne. Et l'on peut dire qu'elle se cache à tort, car cet ouvrage est un de ceux qu'une femme peut s'honorer d'avoir pensés et écrits. Il est simple, clair, sans prétention comme sans vulgarité, et d'une opportunité d'autant plus grande que c'est, à ma connaissance, le seul traité qui existe sur cette matière.

» L'ouvrage se divise en trois parties principales, ornées de vignettes pour aider à l'intelligence des explications données dans le texte.

» Dans la première, l'auteur indique la manière de prendre les diverses mesures sur la personne.

» Dans la seconde, elle indique la manière de couper les patrons, puis l'étoffe d'après les mesures prises.

» Dans la troisième, elle explique la manière de monter le vêtement par l'ajustage, fait avec goût, des diverses pièces dont il est composé.

» Les chapitres iv et suivants traitent des formes variées qui peuvent être données à un même objet. Bien que ces derniers chapitres soient d'une utilité plus restreinte, ils complètent l'ouvrage en fournissant des indications que la diversité des goûts et des modes rend presque indispensables. »

Nous n'avons rien à ajouter à l'avis d'une personne aussi compétente que madame Pape-Carpentier, si ce n'est que les quelques critiques formulées par elle ont été entendues et que la seconde édition du livre de mademoiselle Hirtz ne laisse absolument rien à désirer. Nos lectrices nous sauront gré de le leur avoir signalé, car il est appelé à leur rendre les plus grands services.

R. H.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Quand Lamartine se fit connaître sous la Restauration par ses œuvres charmantes, tous les salons poétiques d'alors s'en émurent, et ce fut une lutte entre tous pour avoir le bonheur de faire ouvrir devant lui les portes toutes grandes : car, à cette époque, il y avait encore quelques-uns de ces coins de feu de la gloire, qui, depuis Aspasia à Athènes, en passant par le salon bleu de la marquise de Rambouillet, se sont éteints à l'Abbaye-aux-Bois, quand madame Récamier, sa vestale, a quitté cette terre pour un monde meilleur.

Ce fut, paraît-il, dans le salon de madame la duchesse de Broglie, fille de madame de Staël, que notre jeune Apollon commença à se produire : là il fut entouré, choyé, adulé; de même chez madame de Saint-Aulaire et chez madame Sophie Gay. Ces dames étaient la trinité littéraire du moment. Enfin, il fut enlevé à bras tendu par un de ses amis, qui le porta tout palpitant au pied du trône de Chateaubriand.

Cet ami était un journaliste à la mode alors, et cela à juste droit, car il avait de l'esprit, et beaucoup; non de cet esprit agressif si fort prisé de nos jours, qui consiste à faire rire neuf personnes aux dépens d'une dixième, mais de cette bonne humeur enjouée et fine qui puise toujours en son propre fonds et paye argent comptant, sans fouiller dans la poche de personne.

Ce journaliste charmant était Merle, qui mettait en pratique ses maximes, celle-ci entre autres : que le temps est l'outil que la Providence donne pour faire son œuvre, et que la patience en est le manche. Traduction originale de cette sentence fort vulgaire : « Tout vient à point à qui sait attendre. » Et il sut attendre, puisque tout lui vint à point, selon son goût et ses désirs, du moins.

Mais revenons à la présentation du chantre d'Elvire. Elle eut lieu, je dois le dire, bien plus sur l'invitation de madame Récamier que sur les instances de Lamartine, qui redoutait beaucoup plus cet honneur qu'il ne le désirait; et il paraît qu'il n'en garda point un excellent souvenir, car voici ce qu'il en raconta plus tard, quand il revint, dans ses mémoires, sur cette première époque de sa vie mondaine : « Si le salon de la duchesse de Broglie était une chambre des pairs, si celui de madame de Saint-Aulaire était une chambre de députés, si celui de madame Sophie Gay était une république, celui de

madame Récamier était une monarchie; on y voyait un trône dans un fauteuil. »

Ces appréciations de Lamartine sont excessivement justes. Chez la duchesse de Broglie, on était austère, grave; j'oserais même presque dire ennuyeux. Les questions étaient traitées de haut. On ne se commettait point avec de petites gens. Un poète... si donc! eût-il fait d'admirables *Méditations*! Heureusement pour lui, il était gentilhomme et surtout à la mode; sans cela!...

Quant au salon de madame de Saint-Aulaire, il ressemblait très-fort à la chambre des députés d'alors; on y discutait beaucoup, on y buvait des verres d'eau sucrée, et l'on y faisait de l'opposition, ce qui était *très-bien porté* à cette époque des Manuel, des Benjamin Constant, des général Foy, et *tutti quanti* de même farine.

Madame Sophie Gay était, de son côté, quelque peu frondeuse; elle eût joué très-volontiers le rôle de madame Rolland, sorte de prétention qui déteignait un peu sur ses amis et sur son entourage, partant sur son salon qui était fort couru au moment dont je vous parle.

Enfin, la monarchie de l'Abbaye-aux-Bois était en pleine floraison, car le trône dont parle Lamartine était celui de Chateaubriand, qui régnait au milieu de courtisans politiques ou littéraires rangés très-respectueusement autour de lui, en attendant qu'une parole miellée daignât tomber de sa bouche altière; car, dans cette cour au petit pied, une seule voix avait le privilège de se faire entendre : la voix brève et sonore de ce génie ennuyé, mélancoliquement drapé dans sa gloire, accueillant ses admirateurs avec une majesté théâtrale, tandis que les éloges les moins délicats résonnaient délicieusement à ses oreilles, comme les tintements anticipés des carillons de la postérité.

Madame Récamier s'inclinait devant cette puissance superbe, dans une admiration plus résignée qu'effective, car ses intimes affirmaient que l'antique prêtresse baillait souvent en encensant son idole; mais c'était l'enseigne du salon, et il fallait bien accepter les inconvénients de cet avantage qui la rendait toute-puissante sur les immortels.

Du reste, à cette époque, la vie littéraire semblait renaître à Paris, l'astre brillait encore; hélas! ce ne fut qu'un soleil couchant, dont les derniers rayons n'éclairaient plus que le souvenir des personnes de mon âge et les chroniques des écrivains de mon temps.

Ils étaient bien intéressants et bien charmants pourtant, ces salons d'alors où l'on savait causer, où les femmes s'occupaient beaucoup moins de leur toilette que de leur esprit. Pauvres foyers éteints que rien ne pourra plus rallumer aujourd'hui, et dont on ne sait plus même comprendre toute la saveur et tout le charme, maintenant qu'on est habitué à vivre au jour le jour, et qu'on accepte pour amis tous ceux qui se présentent!

Aussi peut-être le trouverait-on peu amusant, ce grand salon, ayant gardé tout le parfum de l'ancienne cour, où la duchesse de la Trémoille réunissait tous ses amis pour se calfeutrer dans les regrets du passé; salon de grands seigneurs mécontents, revenant de l'émigration, et tout étonnés que le temps se fût permis de marcher pendant leur voyage à l'étranger, et que le cadran du xix^e siècle se fût substitué à celui du xviii^e, qui pour eux n'était point fini ou qui eût dû renaître.

Eh bien! non, il n'était point ennuyeux, ce salon qui rouvrait le passé, qui faisait revivre ceux qui n'étaient plus, et qui voyait ceux qui restaient encore pleurer sur eux et sur les rêves dorés du beau temps de la jeunesse, de la richesse et de la puissance. Il était curieux pour un observateur, au contraire, puisqu'on y trouvait les traces, à jamais perdues, de cette bonne et gracieuse société française, qui n'a pas même daigné laisser chez nous la politesse pour la remplacer.

D'ailleurs, tous les salons n'étaient point aussi tristes que ceux que je viens de citer. Ainsi il y avait encore celui de la duchesse de Duras, où il était permis d'être jeune et de rire, où se rencontraient Lafayette, Victor Hugo, Guizot, Charles Nodier... J'en passe et des meilleurs. Là on était littéraire aussi : Delphine Gay disait des vers ; Villemain charmaient par son esprit si fin, Berryer par sa prose si noble. Enfin, ce fut là que Lamartine dit ses premiers vers, et ces vers étaient le *Lac*. Trouvez-moi un salon et des hommes pareils aujourd'hui !

Comtesse DE BASSANVILLE.

UN PEU PARTOUT

La scène se passe en Normandie.

Un paysan mariait ses filles. Il leur donnait vingt écus de dot et l'ameublement ordinaire.

Les deux familles étaient assemblées avec les voisins, et le notaire terminait le contrat, lorsque le mariage tombe dans l'eau, à propos d'une paire de pantoufles que le futur exigeait et que le père de la future s'obstinait à refuser.

Un des assistants se leva alors et proposa au gendre en disponibilité la main de sa sœur, demoiselle très-laide et plus âgée que l'autre, en offrant la même dot et les meubles.

— Donnez-vous les pantoufles ? demanda le jeune homme.

— Certainement.

— En ce cas, faites venir votre sœur. Nous changerons le nom de l'épouse, voilà tout !

Un voyageur, retour de Pierrefonds, a vu, de ses yeux vu, sur la porte d'un horloger, un avis désopilant qu'il a fidèlement copié et qui est ainsi conçu :

*L'horloger n'est visible que le vendredi,
de midi à cinq heures.*

On demande ce que peut bien faire ledit horloger le reste du temps ? — Il fait... le lundi, c'est évident. Mais après ?

Et puis si le grand ressort de la montre d'un naturel de l'endroit se casse le samedi matin !...

Il n'y a plus de fortifications pour la réclame !

Un Figaro de Montmorency fait ainsi connaître au public, par la voie de prospectus, l'ouverture de son

VASTE ÉTABLISSEMENT DE COIFFURE

« Cette maison modèle, sans égale en France, a su réunir le bon marché au confortable et à l'élégance. Par la distribution judicieuse de ses vastes salons, les gens du monde n'ont pas à redouter le contact de la mauvaise compagnie. (Très-ingénieux !)

» Un nombreux personnel, dans une tenue irréprochable et choisi parmi les artistes les plus distingués de la capitale, est attaché à l'établissement : on parle toutes les langues.

» Les dames, pour lesquelles des salons splendides sont réservés, y trouveront les soins les plus délicats, mêlés à une conversation spirituelle. Des commissaires en riche livrée les introduiront. Coiffures des plus inédites.

» Pendant les opérations, une musique mystérieuse fera entendre différents morceaux... »

Si le public n'était pas déjà conquis par ce préambule, il lui serait difficile de résister au détail des opérations auxquelles se livrent, « dans une tenue irréprochable », les artistes de choix déjà nommés.

« Barbe au rasoir électrique velouté, savon au miel d'Arabie dissous dans la rosée du matin.

» Coupe de cheveux, ciseaux en vermeil, brosse aimantée.

» Frisure éolienne, orageuse ou calme. »

La frisure « orageuse ou calme » vaut à elle seule tout un poème.

Heureusement qu'il ne viendra à personne l'idée d'aller tout exprès à Montmorency pour se faire crêper ou friser à la *mode éolienne* !...

Sur le boulevard Voltaire on exhibe en ce moment un géant dont le portrait en pied se trouve à la porte, — suivant la tradition.

Sur la pancarte d'annonce on lit en grosses lettres :

GÉANT ALSACIEN

Et en dessous, en plus petits caractères :

AYANT OPTÉ.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Le docteur B... était malade depuis plusieurs semaines. Un de ses amis le rencontre un matin, courant les rues de Paris.

— Eh bien ! docteur, lui dit-il, je vois avec plaisir que vous allez mieux.

— Heu ! heu ! comme ci, comme ça... Je suis sorti pour aller voir ce pauvre L... qui va mourir, dit-on..., ça me fera du bien.

Au restaurant :

— Garçon, une poire bien mûre.

Le garçon, à la cantonade :

— Une poire *extra-muros* pour monsieur, une !

A. Z.

LA POIGNÉE DE MAIN

Une mode anglaise qui a passé tout à fait dans nos mœurs, c'est la poignée de main (*shake-hand*). Mais tout ce que nous prenons aux étrangers, nous le francisons, c'est-à-dire que nous lui ôtons son originalité native en l'appropriant à nos besoins, à nos habitudes, à notre élégance, à notre bon ton.

Ainsi la poignée de main anglaise est une secousse de bas en haut, qui a le défaut de vous briser le poignet, de vous démancher l'épaule, d'être saccadée, disgracieuse, trop visible ; ce n'est qu'un geste.

Nous en avons fait un langage muet, poli, discret, tendre, affectueux, chaleureux, aimant ; qui serre, qui retient, qui presse, qui attire... ou qui repousse, refuse, éloigne, congédie. Tout cela invisiblement, par une étreinte forte ou faible, passionnée ou languissante, froide ou incerte.

N'avez-vous jamais refermé votre main sur deux doigts tendus négligemment, et ne vous êtes-vous pas senti refroidi tout à coup comme si le charme était rompu ?

Au contraire, vous étiez malheureux et triste, on ne pouvait rien vous dire : la poignée de main a parlé, elle vous a com-

pris... Que de courage relevé, que d'espoir revenu, que d'encouragement donné, que de sympathie prouvée et rendue par cette simple pression, qui dit plus qu'un regard, mieux qu'une parole... qui ne cherche pas son mot, mais qui le donne; qui n'arrive jamais trop tôt, jamais trop tard; qui reçoit et rend en même temps l'impression qu'elle éprouve, n'est jamais indiscreète, jamais compromettante, ne laisse ni trace ni regret, ne vient jamais mal à propos, parce que deux mains qui se touchent sentent immédiatement ce qu'elles se demandent!

Les doigts se détendent instantanément, la pensée n'est pas plus prompte; si l'impression a été désagréable, elle a été si fugitive qu'on ne l'a pas ressentie.

Au contraire, si on veut la conserver, cette impression, et s'en souvenir, elle vous reste au bout des doigts; la main en est comme engourdie et le cœur en est reconforté.

Tout cela dans une poignée de main!

Où, et encore autre chose: n'est-elle pas plus charitable qu'une aumône?

Pour vous prouver que c'est vrai, souvenez-vous!

UNE FEMME.

THÉÂTRES

Au moment de signaler à nos lecteurs les nouveautés de la semaine, une douloureuse nouvelle nous arrive: celui qui avait mérité d'être appelé « le prince de la critique », Jules Janin, est mort. L'Académie française pourra donner à cet immortel un successeur, mais elle ne le remplacera pas. Nous reparlerons comme il convient de cette belle figure littéraire.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Le Théâtre-Français a donné, ces jours derniers, la première représentation de *Tabarin*, pièce en deux actes, en vers, de M. Paul Ferrier, à laquelle le public a fait un accueil favorable.

C'est une œuvre littéraire, écrite avec beaucoup de soin, mais où l'invention dramatique fait un peu trop défaut. Les effets scéniques qu'elle contient ont été vus et revus vingt fois, et il ne faut guère considérer la pièce de M. Ferrier que comme un long monologue à l'usage et, disons-le, à la gloire de M. Coquelin, tour à tour admirable de verve et de passion contenue, d'émotion vraie et de comique à outrance.

A ses côtés, mademoiselle Lloyd, costumée avec beaucoup d'art, a déployé un talent réel sous le double aspect de la femme de Tabarin et d'une Isabelle emphatique et précieuse de l'époque théâtrale de Tristan l'Hermite et de Hardy.

OPÉRA-COMIQUE. — La direction de M. Camille du Locle tend de plus en plus à faire sortir cette gracieuse scène de son genre primitif, si cher au public français et qui s'harmonise si bien avec le goût et l'esprit de notre nation.

La Dame blanche, *Jocande* et *le Pré-aux-Cleres* font place tour à tour à des oratorios ou à des messes plus ou moins funèbres; le joyeux refuge du rire et des gais refrains se change peu à peu en un lieu où les larmes seules seront de saison.

Imagine-t-on l'Opéra-Comique « représentant » une *Messe de Requiem*, et ouvrant pour cela ses portes toutes grandes à M. Verdi, lorsque des compositeurs français, des prix de Rome, ne peuvent y trouver accueil pour des œuvres qui honoreront ce théâtre et ajouteraient à la richesse de son vrai répertoire!

La *Messe* de Verdi peut être remarquable à plus d'un titre, mais sa place naturelle est à l'église, et pour ce qui est de la salle de la place Favart, le moindre opéra-comique inédit en

trois actes, d'un compositeur français, ferait bien mieux notre affaire.

PALAIS-ROYAL. — Ici l'on rit!... On rit même quand le menu ne se compose que de pièces tout à fait insignifiantes, comme *Bobinette*, de M. Saint-Agnan, ou simplement dénuées de nouveauté, comme la *Dame au passe-partout*, de MM. Grangé et Bernard. Il est vrai que les interprètes de ces pièces s'appellent Geoffroy, Lhéritier, René Lugnet.

Grâce à eux, il est impossible de voir sans rire *OEdipe et le Sphinx*, ou *l'Art de s'empoisonner en société*, bien que M. Aguemé n'ait dépensé que peu d'esprit dans cette parodie du *Sphinx* de la Comédie-Française.

HOP-FROG.

A TRAVERS LES LIVRES

Parmi la grande quantité de livres nouveaux qui paraissent chaque jour, il n'est pas toujours facile de trouver des ouvrages à lire dans les réunions de la famille, et qu'on puisse laisser sans danger sur la table du salon. Aussi recommandons-nous chaleureusement à nos lecteurs les *Soirées amusantes*, recueil de contes et nouvelles par M. Emile Richebourg, que publie la librairie de la Société des gens de lettres.

Les *Soirées amusantes* formeront une collection de douze jolis volumes in-32, imprimés avec le plus grand soin, qui paraîtront successivement, divisés en quatre séries: *Contes d'hiver*, — *Contes du printemps*, — *Contes d'été*, — *Contes d'automne*. On voit que l'auteur, qui est homme d'esprit, s'est arrangé de manière que ses récits soient toujours de saison. Nous en serons d'autant plus heureux qu'il compte parmi ceux de nos jeunes romanciers qui ont su plaire au public en s'adressant aux sentiments les plus intimes de l'âme et du cœur.

Les trois premiers volumes des *Soirées amusantes* viennent de paraître. Ce sont de charmants récits, d'une moralité absolue, d'un style très-pur et qui intéressent comme les drames les plus émouvants.

M. Emile Richebourg possède l'art de provoquer, sans efforts, le rire ou les larmes. On sent qu'il a voulu s'assurer la sympathie des jeunes femmes et des jeunes filles en écrivant les *Soirées amusantes*, et qu'il compte sur elles pour le succès de sa nouvelle publication. Sa cause est en trop bonnes mains pour n'être pas gagnée, et nos lectrices ne seront certainement pas les dernières à le lui prouver.

Dans le domaine plus élevé de l'histoire, M. Taxile Delord poursuit la publication d'un ouvrage qu'il est désormais superflu de recommander, car la faveur publique lui est acquise, et il fait partie de droit de toutes les bibliothèques.

Les quatre premiers volumes de l'*Histoire du second empire* nous avaient conduits jusqu'à l'année 1867. Le cinquième volume, qui vient de paraître à la librairie Germer Baillièrè (rue de l'École-de-Médecine, 17), s'étend jusqu'à la formation du cabinet Ollivier, le 2 janvier 1870. Les événements les plus remarquables de cette période sont: l'affaire du Luxembourg, l'Exposition universelle, la mort de Maximilien, l'affaire de Mentana, le ministère Pinard, l'apparition de *la Lanterne*, la souscription Baudin, les élections générales de 1869, la préface de l'empire libéral et le concile.

Un sixième volume complètera l'intéressant ouvrage de M. Delord, — tableau froidement tracé, mais éloquent et fidèle, d'un règne de dix-huit ans, — qui a trouvé le moyen de commencer trop tôt et de finir trop tard.

Robert HYENNE.

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 426).

1. Costume de percale rayée. La jupe ras-terre garnie de sept volants de quinze centimètres, alternés l'un en biais et uni, et l'autre de droit fil et dentelé; tunique dentelée, drapée de chaque côté et nouée derrière en écharpe. Corsage à longues basques, à plastron de piqué

2. Costume de toile grise. Le jupon garni dans le bas d'un volant plissé de 35 centimètres, surmonté d'un large biais. Longue tunique encadrée d'un plissé et d'un biais liséré, drapée de chaque côté et derrière. Corsage à longues basques arrondies, orné d'un plissé formant



TOILETTES DE CAMPAGNE

blanc orné de deux dentelles de chaque côté, col montant. Manches à coude à parements, boutons de bois assortis à la rayure du costume. — Chapeau de paille d'Italie relevé d'un seul côté, orné d'une guirlande de fleurs et de feuillage et d'une écharpe de gaze.

collerette et jabot, même garniture au bas des manches, boutons de nacre. — Chapeau Henri III en paille anglaise, la passe relevée d'un seul côté par des coques de ruban à pans flottants derrière, plume rejetée de côté.



1149

Jules David

A. Levy impr. des Marais, 66

M. Goubaud & Fils Ed^r Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Cinture Régente de M^{me}. De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12.

Lait Anti-phélique de Candès et C^o, Boulev^r S^t Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

Le Chapin Conole en paille
avec un bouquet de fleurs de sa



Le Chapin Conole en paille, la même
vue et ornement, derrière. — 2.
Le genre de verraine de dent la

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 428).

1. Chapeau *Comète* en paille de riz blanche, garni d'une traîne de pavots mélangée de nœuds de surah blanc formant aigrette devant. —

4. Chapeau *Croizette* en paille de riz noire, garni d'une torsade de faille noire formant catacoï derrière, et orné d'une touffe de roses de



CHAPEAUX

Modèles de Mesdames Brunhes et Hunt (4, rue Meyerbeer).

2. Même chapeau vu de profil, la même traîne de fleurs se continuant de côté et retombant derrière. — 3. Fanchon de fleurs formant diadème, garnie de verveine de deux tons. Deux roses épanouies de côté.

côté et d'une aile naturelle posée en aigrette. — 5. Même modèle vu presque de face, orné d'une torsade de faille de nuance claire posée en dessous.

LE SALON DE 1874

Il y a longtemps que l'exposition des beaux-arts n'avait attiré autant de visiteurs que cette année, et il y a longtemps aussi que la foule n'avait eu sous les yeux autant de tableaux, de dessins et de statues. Nous nous en réjouissons, si l'on en devait conclure que le nombre des artistes, de ceux qui méritent vraiment ce titre, a considérablement augmenté; mais la vérité est que la grande quantité d'œuvres exposées, indépendante de la qualité, vient de ce que les artistes, réduits depuis très-longtemps à deux envois, ont été autorisés à en faire trois cette année. Aussi, pendant que le livret de 1865 ne dépassait pas 3559 numéros et que celui de l'année dernière n'en comptait que 2142, voyons-nous, au livret de 1874, figurer 3632 ouvrages reçus sur 6857 présentés. Qu'on s'étonne, après cela, de trouver à côté d'œuvres remarquables tant de productions médiocres, pour ne pas dire nulles, qui semblent faites pour lasser la curiosité la plus insatiable et défier l'indulgence de la critique!

On peut croire, du reste, que le jury des beaux-arts a eu, pour sa part, quelque peine à se reconnaître au milieu de ce fouillis, car jamais les récompenses accordées au Salon, à commencer par les médailles d'honneur, n'avaient été aussi vivement discutées. Un grand nombre de connaisseurs, et des plus compétents, ont trouvé avec raison que la médaille d'honneur était une bien grosse récompense pour la peinture froide et sans ampleur de M. Gérôme (*l'Eminence grise*), dont le mérite s'efface devant le beau groupe de M. Antonin Mercié, *Gloria victis!* (Gloire aux vaincus!), auquel a été décernée la médaille d'honneur de sculpture.

Voici comment ont été réparties les autres médailles (première, deuxième et troisième classe):

PEINTURE. — *Première classe*: MM. Blanchard, Lehoux, Priou. — *Deuxième classe*: MM. Pierre Billet, Edouard Castres, Gervex, Firmin Girard, Ch. Gosselin, Guillemet, Hennebicq, Lecadre, Hector Leroux, Monchablon, Muncaksy, Ponsan-Debat. — *Troisième classe*: MM. Baader, Bastien-Lepage, Besnard, Brillouin, Courtat, Dantan, Defaux, Karl Daubigny, Delobbe, L.-H. Dupray, Duez, Erhmann, Feyen-Perrin, Pierre Gavarni, Goubie, Jules Goupil, de Groiseilliez, Kaemmerer, Lhermitte, Albert Maignan, Robert Mols, Pabst, Camille Paris, Vély.

SCULPTURE. — *Première classe*: MM. Lafrance, A.-P. Noël. — *Deuxième classe*: MM. Aubé, Caillé, Chrétien, Fourquet, Pierre Granet, Alfred Lenoir. — *Troisième classe*: MM. Alfred Boucher, Bouré; Adolphe David, graveur en pierres fines; Ludovic Durand, Grimbé du Bois; Jean Lagrange, graveur en médailles; Laoust, Ch. Lenoir, Marqueste, M.-A. Moreau, Morel-Ladeuil, Vinçotte.

ARCHITECTURE. — *Première classe*: M. Georges Rohault de Fleury. — *Deuxième classe*: MM. Bourdais, Félix Roguet. — *Troisième classe*: MM. Albert Ballu, Charles-Louis Suisse, de Lalande.

GRAVURE ET LITHOGRAPHIE. — *Première classe*: M. Morse, gravure au burin. — *Deuxième classe*: MM. Massard, gravure au burin; Waltner, gravure à l'eau forte. — *Troisième classe*: MM. Courty, Maxime Lalanne, gravure à l'eau forte; Panne-maker, Ed. Yon, gravure sur bois.

Marquons maintenant d'un trait rapide, et sans entrer dans un interminable dépouillement du catalogue, les quelques œuvres qui, à des degrés divers, ont fixé notre attention.

Le *Christ* de M. Bonnat mérite d'être cité en première ligne.

On reproche à l'artiste de n'avoir pas suffisamment idéalisé le crucifié: c'est faire, sur une œuvre magistrale, de la critique de sentiment. M. Bonnat s'est souvenu que son tableau était destiné à l'une des salles de la cour d'assises de Paris, et il a montré sous le jour qui convient le mieux, selon nous, l'image du Christ victime de la peine de mort. — Son autre toile, *Les premiers pas* (jeune femme romaine dont l'enfant commence à marcher), a réuni tous les suffrages.

Deux œuvres intéressantes: *Le capitaine Pléville*, scène maritime de M. François Biard, et *Sur la plage*, de M. Jules Breton. On se laisse aller à partager la contemplation de cette femme de pêcheur, couchée à plat ventre sur la falaise, d'où elle interroge l'horizon.

M. Vivant Beaucé est le peintre des moutons. On dirait qu'il a passé sa vie à les étudier: il les sait par cœur et excelle à les montrer tels qu'il les a vus. Dans *la bergerie*, d'abord; puis à l'heure de la *Sortie* et de la *Reentrée du troupeau*. Voyez-les partir, tumultueux et pressés, avides de liberté, d'air frais, d'herbe tendre; c'est à peine si la porte de la bergerie est assez large pour leur livrer passage, et le chien du berger, dont l'attitude sérieuse indique le sentiment du devoir et la notion de sa responsabilité, serait impuissant à les retenir. Le soir, au contraire, fatigués et repus, c'est avec lenteur qu'ils rentrent au bercail, et leur fidèle gardien, satisfait de les avoir ramenés, a pu aller réclamer à la cuisine la récompense de son zèle. Tout cela est très-bien observé et fort habilement rendu.

Les amateurs de paysages n'ont eu que l'embarras du choix, grâce aux toiles poétiquement voilées de brume qu'affectionne M. Corot et dont *le Soir* est l'éternelle reproduction, grâce aussi aux frais paysages du regretté Chintreuil, aux compositions pleines de charme de MM. Karl Daubigny, Appian, Ferdinand Chaigneau, Carolus Duran (*Dans la rosée*), Feyen-Perrin, Émile Vernier, Alexandre Véron (*le Dernier rayon*), et Guillemet (*Paris vu de Bercy*).

Saisissons encore au passage deux toiles d'un maître qui excelle dans le « genre », quand il ne lui plaît point de se souvenir qu'il est habile et fin paysagiste. C'est de M. Jules David que nous parlons. Et vraiment nous ne savons lequel préférer de son *Marchand d'images*, ou de son drame nocturne: *Après le coup!* Ce brave homme de colporteur est si vrai qu'il nous semble que nous venons de le rencontrer, que c'est pour nous qu'il a défait sa balle et étalé ses images sur le banc de pierre autour duquel vont tout à l'heure se presser les curieux. Mais que de talent aussi dans l'autre tableau! Un homme a succombé aux coups d'un assassin; il git au milieu de la rue, éclairé par les rayons sinistrement voilés de la lune. Retiré dans une sombre encoignure, le spadassin, l'épée nue sous le bras, compte, à la lueur que lui envoie une lucarne, l'or contenu dans une bourse qu'un homme mystérieux vient de lui remettre et qui représente le prix du sang versé. Rien de plus dramatique, de plus saisissant, de mieux traité que cette scène, à laquelle le pinceau de M. Jules David a donné du même coup la couleur et la vie.

M. Gustave Doré est à coup sûr un poète, mais son imagination précipite parfois dans de regrettables erreurs. Cette année, sous prétexte de nous montrer des *Martyrs chrétiens dans le cirque romain*, il a littéralement noyé dans le bleu son incontestable talent. Ces martyrs, sur les cadavres desquels sont couchés des lions repus, ne nous ont pas plus ému le cœur que la pluie d'étoiles semées sur ce cirque désert ne nous a fait rêver. Et pourtant M. Gustave Doré est un artiste.

Robert HYENNE.

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE ET FIN.)

Le cri de la jeune créole eut un écho terrible. Un coup de feu venait de retentir, et Padmala, frappé d'une balle au milieu du front, roulait, en hurlant, dans la poussière.

Stupéfaite, l'assemblée n'avait pas encore fait un mouvement qu'un homme se présentait, avec autant d'impétuosité que de fureur devant elle.

Cet homme était Saïd-Yama.

— Ah! dit-il, c'est ainsi qu'on exécute mes ordres; qui vous a donné le droit de rougir vos armes du sang de ma prisonnière? Padmala mieux que personne devait le savoir. Il a été maladroit, tant pis pour lui!

On se pencha vers Padmala. On mit une main sur son cœur. Ce cœur avait cessé de battre.

— Mort! murmura d'une seule voix la foule épouvantée.

— Oui, mort! et ainsi finira de ma main quiconque, même avec les meilleures excuses, ne sera pas esclave de mes commandements, répliqua le Maître-Diable. Mais, ajouta-t-il, qui donc a encore fermé les yeux pour toujours pendant mon absence?

— La vieille Kaly-Kouba, étranglée par Zed-Naïr, dont elle voulait elle-même étouffer la petite fille.

— Ah! pauvre vieille! Elle avait parfois de bien drôles de grimaces... Vous l'avez aussi jetée à l'eau?

— Oui.

— Eh bien! Kaly-Kouba, morte, vient de sauver la vie à deux jeunes gens qu'il nous importait fort de conserver en vie jusqu'à demain, ajouta le Maître-Diable.

— Deux jeunes gens!... Et qui donc? demanda curieusement son auditoire.

— Le fils de sir William et un de ses amis, celui que nous gardions prisonnier, en croyant le tenir lui-même: grave erreur qui, du moins, a pu se réparer.

Ceci avait besoin d'une explication. Le chef s'empressa de la donner.

La trahison de Bengali surprit tout le monde et trouva bien des incrédules; mais ce qui n'étonna personne, ce furent les paroles suivantes, à la prononciation desquelles Saïd-Yama mit tout ce qu'il y avait de fiel dans son âme noire:

— Mais, après avoir livré aux jeunes audacieux l'embarcation qui devait les amener dans cette île, Bengali les quitta. Il me soupçonnait de vouloir égarer les gens qui pourraient avoir été sérieusement chargés de nous poursuivre. J'arrivai assez tôt près de l'endroit où ils causaient tous les trois pour saisir quelques révélations importantes. Mon frère ne se trompait qu'à moitié. La démarche en question devait avoir lieu, mais par Koringhy et non point par moi. J'étais au comble de la fureur. Un frère qui agit sans cesse contre moi, me dis-je, est un ennemi. Or, que fait-on d'un ennemi? on le tue. Un second de nos hommes, Kadjery, revenait d'une course à la découverte. Bengali est caché dans un buisson, lui dis-je; il va gagner le Hongly à l'endroit d'où les bateaux sont partis avant-hier soir. Agis de même. Atteins-le; et dès que tu le verras prêt à passer à l'ennemi, frappe sans pitié, frappe jusqu'à ce qu'il soit mort, et bien mort, entends-tu?

— Bien, maître, a répondu Kadjery.

— Et aussitôt il me quitta. Je m'attachai alors à sir Edgard Davidson et au jeune Français, son ami. Ils descendaient le fleuve jusqu'à l'embarcadere qui leur était désigné d'avance.

Mon rôle se réduisait à bien m'assurer que les agneaux allaient se jeter d'eux-mêmes dans la gueule du loup. Les caïmans se montraient plus entreprenants que d'habitude. Je voyais mes navigateurs glacés d'épouvante, hors d'état d'utiliser leurs poignards, quand, tout à coup, le plus hardi des amphibies, apercevant Kali-Kouba, crut devoir préférer un festin tout prêt à un festin qu'il fallait conquérir. L'exemple était bon à suivre; on le suivit, et voilà comment il va suffire d'un peu de bonne volonté pour nous emparer des deux jeunes gens.

— Ils sont dans l'île?

— Oui; et d'autant plus faciles à mettre en notre pouvoir qu'ils croient eux-mêmes servir leurs intérêts en se faisant prendre. Ainsi du moins pensait le petit serpent à tête humaine que Kadjery est bien près d'envoyer de vie à trépas à l'heure où je vous parle. Mais nous sommes prévenus. Agissons en conséquence.

— En approchant à la nage du débarcadere, j'ai démembré leur embarcation et fortement amarré le bateau. Impossible à eux désormais de quitter l'île.

— Et ceux qui nous cherchent pour les délivrer, ainsi que la jeune fille?

Saïd-Yama se prit à rire comme un diable qu'il était.

— Ceux-là, dit-il, ne seront pas au souterrain avant la nuit bien noire. L'espérance de se reposer et d'organiser l'attaque sans éveiller nos soupçons fera donner sir William dans le piège que lui tend Koringhy. Mais nous avons le temps de songer à cela. Que la moitié de vous aille à la rencontre des jeunes gens et que les autres s'occupent des préparatifs du sacrifice de demain matin.

— Et la barque laissée aux Rocs-Jaunes, on n'ira pas la quêrir tout de suite?

— Son abandon ne mérite guère nos regrets. Deux voyages avec la seconde suffiront à nous transporter sur la rive droite. A deux milles de là, des chariots et des chevaux nous attendent; car vous pensez bien qu'un séjour de vingt-quatre heures dans l'île, après l'accomplissement de notre vengeance, nous exposerait à toutes les fureurs du gouvernement anglais établi à Barrack-Poor. Si nous avons à redouter aujourd'hui une trentaine de cipayes¹, confiés à sir Davidson, c'est au moins deux cents que nous aurions sur les bras après la nouvelle de la mort de ses enfants.

Saïd-Yama se trouvait seul et libre à peu près de respirer à l'aise, après tant de fatigues. Assis à l'ombre d'une hutte, il allumait tranquillement un houkah² à fumer l'opium, quand il vit approcher Zed-Naïr et sa petite fille, qu'elle tenait par la main.

Et comme il interrogeait des yeux la nouvelle venue:

— On t'a dit que la vieille Kali-Kouba était morte. On n'a pas ajouté pourquoi ni comment? lui demanda cette femme.

— Non.

— Eh bien! le voici: Kaly-Kouba, jalouse du rapide succès avec lequel mon enfant était soignée par une autre personne, voulait l'étrangler. Un pressentiment m'avait conduite à l'endroit où le crime devait se commettre. La scélérate s'était trahie elle-même par d'imprudentes paroles. Je lui ai infligé le même sort qu'elle destinait à ma fille.

— Tout cela est véridique? demanda le Maître-Diable, avec un regard soupçonneux.

— Du premier mot au dernier. Je puis amener des témoins.

— C'est inutile. Tu as bien fait. Et quelle est la personne dont la science ou le bon sens a opéré ce surprenant miracle en ta faveur?

¹ Nom générique sous lequel on désigne la milice indigène organisée au service des Anglais, dans l'Inde.

² Pipe.

— La jeune fille blanche.

— Ah! s'écria involontairement le chef de brigands. Eh bien, reprit-il, revenu promptement à sa grossière et sauvage nature, que veux-tu que cela me fasse?

— A toi, rien, sans doute; mais moi, penses-tu que le bonheur de revoir ma fille vivante ne me fasse pas considérer la jeune Kapoukara d'un autre oeil que celui dont je la regardais au premier instant de son arrivée?

— Enfin, qu'espères-tu, femme, en me tenant un pareil langage?

— Oh! répondit-elle, avec des accents qui révélaient, en effet, chez elle un changement d'humeur étrange, rien du fils de Ben-Saïd; mais, comme chef, peut-être y aurait-il moyen d'adoucir au moins jusqu'à l'heure fatale de demain le sort d'une malheureuse qui, en somme, individuellement, n'a soulevé aucun grief.

Zed-Nair ne put continuer. Un violent emportement venait de s'emparer de son interlocuteur.

— Folle! ne comprends-tu donc pas que chez cette jeune fille, dont le père a donné la preuve d'une cruauté inouïe envers le mien, la conduite que tu admires ne doit être qu'un tissu de ruse et de mensonge? Qui t'assure que ton enfant, bien portante aujourd'hui par des moyens trop promptement efficaces pour ne pas être équivoques, ne tombera pas bientôt dans un état aussi désespéré que celui qui t'a trouvée un peu trop accessible à des sortilèges dont on espérait bien tirer quelque avantage?

— Qu'entends-je?

— La vérité, ou du moins quelque chose d'assez présumable. Alors, s'exprimant en langue anglaise, afin que miss Henriette le comprit, le Maître-Diable, tourné du côté de l'arbre où la jeune prisonnière était toujours attachée, continua:

— Ce n'est pas moi que l'on viendrait enjôler par de pareilles malices! La fille du bourreau de Ben-Saïd est condamnée à périr avec son frère; or nulle puissance au monde ne saurait les soustraire à ma haine trop justifiée et au supplice qui se prépare.

— Peut-être!

A ce mot, que ni l'un ni l'autre n'avait prononcé, un cri de surprise échappait à Zed-Nair, un cri de rage à son interlocuteur: ils avaient devant eux, en se retournant, Edgard Davidson et Gustave Gérard!

Les jeunes gens, protégés par le bruit d'un colloque à haute voix et par la solitude faite autour du chef par le départ de ses subordonnés, avaient pu approcher assez vite, et sans que personne dans les environs s'aperçût de leur présence.

Avec la rapidité de la foudre, Edgard et son ami de collège s'étaient jetés sur lui en arrivant.

— Au secours! cria Saïd-Yama en dialecte indien.

Mais Zed-Nair, effrayée ou cédant à une inspiration soudaine, n'était déjà plus là.

— Oh! la misérable! cria le chef.

Puis s'adressant en anglais à ceux qui le tenaient étroitement en respect:

— Lâchez-moi! hurlait-il en se débattant, avec des contorsions et des hurlements de bête fauve, mais lâchez-moi donc!

Edgard, un poignard à la main et le bras levé sur sa tête, répondit:

— Infâme scélérat! nous t'avons en notre pouvoir; fais-nous rendre ma sœur, ou tu es mort!

Le premier instant pour Saïd-Yama fut terrible; on sait que les méchants sont toujours lâches; mais aussitôt un rictus infernal dilatait la face monstrueuse du chef de bandits.

— On vous la rendra; mais il me faut du monde, et mes hommes ne sauraient être tous assez éloignés pour ne pas m'entendre.

Un cri particulier venait de sortir de sa poitrine. Il déchirait l'air comme un coup de sifflet. Vingt échos lui répondirent de tous les côtés de l'île des Caïmans.

Alors, ce fut au tour des jeunes gens de frémir. Une douzaine de brigands accouraient à toutes jambes, et avec eux des femmes, des enfants attirés par le même appel énergique.

— A moi! fit leur chef.

Edgard et Gustave comprirent l'imprudence qu'ils venaient de commettre, en ne se tenant pas assez sur la défensive. Leurs poignards se redressèrent, il est vrai, mais trop tard; cinq ou six gaillards, agiles comme des tigres, les surprenaient, les désarmaient; en un mot, du rôle de vainqueurs, un instant entrevu, ils revenaient à celui de prisonniers.

Le Maître-Diable avait, de son côté, repris toute son assurance.

— Enfin! s'écria-t-il, nous avons entre nos mains le fils, la fille de notre ennemi, et même une troisième victime pardessus le marché. Voilà qui est fort bien. Chiva nous exauce, il recevra demain le tribut que nous nous sommes engagés par serment à payer aux mânes de Ben-Saïd.

— Allons, murmurèrent les braves jeunes gens, nous n'avons plus à espérer que les secours de la Providence!

— Au moins, demanda aussitôt le créole anglo-indien, en s'adressant à Ben-Saïd, permettras-tu à un frère de passer auprès de son ami et de sa sœur les dernières heures qu'il te plaît de leur accorder encore?

— Oui, parce que tel est mon bon plaisir, et non parce que tu le demandes.

On avait, sur son ordre, amené miss Henriette. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils avaient beaucoup à se dire; mais trop d'émotion leur interdit tout d'abord l'usage de la parole. Ils ne pouvaient que verser des torrents de larmes.

Gustave, témoin de leur attendrissement, ne sut pas y résister davantage. Saïd-Yama, que les pleurs qu'il voyait couler faisaient rire, ne semblait pas bien s'expliquer ceux du jeune Français.

— Pourquoi t'affliger comme ceux qui doivent être pendus et brûlés demain? lui demandait-il. Tu n'es pas compris dans la malédiction de mon père. Une forte rançon peut te rendre à la liberté quand tu voudras.

— Infâme! répondit Gustave, si aucun secours n'arrive, si ceux que j'aime doivent subir le sort affreux que tu leur réserves, me crois-tu donc assez déshérité du ciel pour avoir l'indigne courage de leur survivre?

Peu d'instants après, une large hutte située dans les meilleures conditions pour qu'une tentative d'évasion fût inutile recevait les trois prisonniers fortement garrottés. En même temps, six hommes se plaçaient alentour.

On devine quelles paroles devaient échanger les tristes victimes d'une aussi déplorable aventure.

Cependant, à la tombée du jour, une femme obtint d'un des gardiens la faveur de pénétrer auprès des trois jeunes gens. Ne pouvant mieux témoigner sa reconnaissance envers miss Henriette, Ned-Zair se passait volontiers de souper, afin d'ajouter quelques douceurs aux parts un peu trop restreintes que l'on avait faites aux malheureux condamnés.

Mais la pauvre Hindoue avait compté sans la méfiance de Saïd-Yama. Le monstre l'avait particulièrement désignée à la vigilance des sentinelles. Ce que Zed-Nair prenait pour une véritable faveur cachait un piège. Le Maître-Diable, aussitôt averti, était venu lui-même constater le fait.

— Ah! ah! fit-il en voyant sortir cette femme de la hutte qui servait de prison, c'est ainsi que l'on ose me braver!

A ces mots, un poignard étincelant aux blanches clartés de l'astre de la nuit disparaissait dans la poitrine de Zed-Nair. Sa petite fille, laissée à quelque distance, accourait à sa rencontre.

Un second coup mortel, dont fut témoin la pauvre femme avant d'expirer, lui accorda au moins cette amère consolation de savoir que sa chère petite fille n'aurait plus à souffrir après elle.

— Encore une régalade pour les caïmans ! ricana le meurtrier.

Bientôt revenaient des hommes envoyés à la découverte sur la rive gauche du Hougly, et à leur tête Koringhi, le guide expédié par le Maître-Diable.

— Eh bien ?

— Nos gens, disposés en deux troupes aux extrémités du souterrain, n'ont encore vu se présenter âme qui vive.

— Et au delà de la vaste plaine ?

— Personne.

— Ainsi, remarqua avec satisfaction le chef de brigands, sir Davidson serait encore dans l'ignorance du succès de notre entreprise, ou du moins assez peu avancé dans ses projets de poursuite pour que nous ayons tout le temps nécessaire ?

— Tout porte à le croire.

— Et Bengali ? et Kadjery ? quelles nouvelles m'en apportes-tu ?

— J'ai aperçu le premier errant d'un air désolé sur le rivage ; quant à l'autre, à qui je n'ai point adressé la parole, il semblait, autant qu'une certaine distance permet d'en juger, il semblait, dis-je, fort occupé à suivre de loin je ne sais quel gibier ou quel ennemi personnel. Ton frère et lui ne devaient pas tarder à s'apercevoir, sinon à se rencontrer tout à fait, ajouta Koringhi.

— Bien ! bien !

Il y avait dans l'expression de ce mot, et dans celle du sourire qui l'accompagnait, de quoi épouvanter le cœur le plus endurci.

Toutes ces bonnes nouvelles décidèrent une réjouissance publique.

Pendant plus d'une heure encore on entendit retentir les instruments qui accompagnaient les rires, les chants et la danse ; puis tout rentra dans un morne silence.

XXIII

Un dénoûment heureux.

Le jour fatal allait arriver. L'heure terrible était près de sonner.

La veille au soir, on avait dressé dans une enceinte réservée un vaste bûcher. Au centre s'élevaient trois potences destinées à se consumer en même temps que les pendus.

Une seule issue demeurait libre. Elle correspondait avec l'orient. Ajoutons que du même côté l'absence de hautes végétations permettait d'apercevoir le lever du soleil.

Miss Davidson était placée entre Edgard et Gustave. Chaque prisonnier avait autour du cou une corde fine, espèce de lacet comparable à celui dont se servaient dans l'Inde les étran-gleurs de profession nommés les Thuggs.

Après de suprêmes adieux, le frère et la sœur s'étaient une dernière fois embrassés. Une étreinte non moins vive, non moins douloureuse, réunissait le jeune Français au malheureux garçon qui avait tant de reproches à se faire :

— Cher papa ! cher père ! nous ne vous reverrons plus !

Le cri de la jeune créole fut le seul par lequel se trahit un regret de la vie humaine, en somme bien naturel. Edgard et Gustave, s'ils ne disaient plus rien, ne subissaient pas moins des impressions du même genre.

L'un pensait à sir William, à mistress Trotting, à tout ce qu'il perdait en cessant de vivre, au moment où commençait à peine une existence qui s'annonçait pour lui heureuse et glorieuse.

Ainsi du jeune Gérard ; il entrevoyait le désespoir de ses chers parents qui, frappés dans leur fils bien-aimé, n'auraient sans doute point la force de lui survivre.

Durant les brefs instants qui précédaient le supplice, toute la tribu réunie dans l'intérieur de l'enceinte jouissait déjà d'un horrible plaisir prêt à se réaliser aux dépens des malheureux jeunes gens.

Saïd-Yama jubilait. Prototype de hideur physique et morale, ce moment élevait au suprême degré tout ce qui pouvait exprimer la haine atroce unie aux délices de la vengeance ; en vérité, le nom de Maître-Diable était bien le seul qui convint à ses pervers instincts admirablement servis par les événements passés, présents et à venir.

Il attendait avec une fébrile impatience le lever du soleil.

— Le premier rayon doit allumer le bûcher, annonçait-il.

Cette expression employée au figuré trouvait un sens de réalité dans l'usage que l'on comptait faire d'une torche de résine déjà tout allumée que Saïd-Yama serrait d'une main convulsive, pendant que son regard ne quittait plus l'horizon.

Nous avons dit que chaque prochaine victime avait une corde autour du cou. Ces cordes passaient dans une ouverture pratiquée vers le sommet de chaque pièce de bois verticale. Elles étaient tenues extérieurement par autant d'individus, lesquels, posés sur un pied et l'autre en l'air, n'avaient, au dernier moment, qu'à se lancer à terre sans lâcher le terrible lien, pour que l'horrible action fût accomplie.

En même temps, le Maître-Diable devait approcher du monceau de combustibles sa torche enflammée.

On eût dit que l'astre glorieux hésitait à remplir le triste rôle que lui imposait la scélératesse de Saïd-Yama. Il s'annonçait lentement. De sombres vapeurs formaient, à l'horizon, comme un voile.

Enfin, elles se dissipèrent ; et obéissant aux lois éternelles, une lueur éblouissante, où l'or le disputait à la pourpre, annonça le premier rayon solaire.

Le fils de Ben-Saïd ne se sentait plus de joie.

— Allez ! cria-t-il.

Une clameur générale, contenue à grand-peine jusqu'à ce moment, éclata ; mais presque aussitôt elle redoublait, faisant place à une surprise immense.

Les cordes s'étaient brisées à l'endroit même qui correspondait avec les ouvertures des poteaux. Les bourreaux, n'ayant plus ainsi de contre-poids, tombaient plutôt qu'ils ne se jetaient dans le vide.

En même temps, Saïd-Yama jetait un rugissement de rage inexprimable, et la foule demeurait immobile de terreur : toutes les pièces de bois concourant à la formation de l'enclos disparaissaient comme par enchantement. Elles faisaient place à autant de soldats du gouvernement, ayant à leur tête sir William en personne.

— Mon père !

— Mes enfants !

Et miss Henriette, Edgard, Gustave lui-même, se jetaient dans les bras du négociant anglais.

Bengali avait deviné juste.

White était bien arrivée à Davidson-House, et l'on avait trouvé sur elle, comme il l'espérait, de suffisantes indications pour mener les poursuites à bonne fin. Sir William n'était pas revenu de Calcutta. Mistress Trotting, au sortir d'un évanouissement involontaire, se demandait qui elle expédierait bien à la ville, quand arrivèrent Tom et John.

Les deux Mozambiques, loin du péril, étaient promptement redevenus braves. Emprunter des chevaux, sauter dessus, et s'élançant au triple galop sur la route gouvernementale, fut l'affaire de quelques instants.

Sir Davidson, d'abord atterré, eut assez de force morale pour songer avant tout aux rapides moyens de profiter de l'avis apporté par Tom, John et la jument blanche. Le gouverneur, installé à Barrack-Poor, n'hésita pas à mettre aussitôt cinquante cipayes à sa disposition. Le reste allait tout seul, à condition pourtant de ne point perdre une minute.

Quant au jeune Hindou, une amitié de longue date et le souvenir de châtiments injustes devaient aisément faire de Koringhi et de Kadjery deux complices trop heureux de se venger du Maître-Diable. De là le succès obtenu la veille par un mensonge fait pour inspirer au terrible chef une sécurité fatale.

Bengali, rencontré par sir William, avait recommandé le passage immédiat du fleuve. Ainsi, pendant qu'on attendait les soldats sur la rive gauche, ils avançaient sur la rive droite, ils se cachaient dans un bois, et abordaient l'île pendant les dernières heures de la nuit. Ils n'avaient qu'à user d'un peu d'adresse pour arriver ensuite jusqu'à l'enceinte où toute la tribu assistait, attentive, aux apprêts criminels.

Agile comme un écureuil, le protégé de miss Henriette se glissait d'avance dans le camp. Il parvenait à réduire la force des lacets préparés pour la strangulation de la jeune créole et des deux jeunes gens.

Après quoi, il avait engagé sir Davidson à attendre, pour agir plus sûrement, que toute la tribu se fût d'elle-même réunie en un seul groupe facile à entourer par les soldats.

Sommés de se rendre, sous peine de se voir fusillés à l'instant même, les bandits se rendirent. Ils furent aussitôt garrottés solidement et embarqués.

Cependant Saïd-Yama qui, depuis le serment de venger son père, ne vivait que dans cette espérance, n'était pas homme à voir les choses finir ainsi.

— Ce jour demande une victime ! s'écria-t-il.

Et repoussant les soldats prêts à l'entraîner comme les autres, le digne fils de Ben-Saïd sautait sur le bûcher déjà tout en flammes, quand il aperçut Bengali.

— Vivant ! lui vivant ! Cher frère ! s'écria-t-il avec les accents d'une tendre émotion, quelques différences de caractère nous ont parfois divisés, auras-tu le courage d'en vouloir encore à un homme qui, vaincu, veut et va mourir ? Tu ne refuseras pas un baiser de paix à celui qui bientôt ne sera plus qu'un amas de cendres ?

Bengali, sans méfiance ou trop vivement impressionné pour songer à rien de semblable, approcha du bûcher. Il tendait les bras à celui qu'il appelait son frère ; il lui prodiguait le même nom, et s'y jetait vivement avec une exclamation joyeuse qui tenait du délire.

— Ah ! traître ! reprit Saïd-Yama, je vais mourir, mais tu me suivras dans la tombe !

Un cri d'horreur échappait, en même temps, aux assistants. Un poignard avait disparu dans la poitrine du malheureux enfant, et tandis que son meurtrier se frappait au milieu des flammes qui déjà l'enveloppaient d'un linceul infernal, Bengali, repoussé du même coup avec violence, tombait mortellement blessé aux pieds de miss Davidson.

L'épouvante et la pitié rendaient muette la jeune fille comme tout son entourage. Bengali, en proie à d'atroces douleurs, trouvait pourtant, en ce moment suprême, la force de lui dire :

— Votre frère, miss Henriette, vous apprendra toute la vérité. Vous penserez quelquefois au fils bien-aimé de la pauvre Neddy-Neddy, et cette espérance le console. Autrement, ne regrettez pas le sort qui me frappe, ma vie était perdue, une pente irrésistible m'entraînait ; autant mourir innocent aujourd'hui que coupable demain... Encore une fois, bonne miss, accordez çà et là un souvenir au pauvre enfant qui va

rejoindre sa mère ; pardonnez-lui le mal qu'il vous fit malgré lui, en faveur du peu de bien qu'il a voulu faire.

A ces mots, Bengali, approchant de sa bouche un pli de la robe de la jeune Anglo-Indienne, y déposait de faibles baisers. Ce fut le suprême effort d'une existence près de s'éteindre. Un dernier regard à sa bienfaitrice correspondait au dernier battement de son cœur.

Il tomba tout à fait. Il était mort.

Alfred SÉGUIN.

REVUE DES MAGASINS

Il est impossible d'être habillée au goût du jour, d'avoir une taille souple et gracieuse et une charmante désinvolture sans la *Ceinture Régente* et la *Tourure Du Barry* de mesdames DE VERTUS sœurs. Irréprochables à tous les points de vue, ces deux objets intimes, qui constituent la véritable élégance féminine ne se trouvent absolument que chez mesdames de Vertus sœurs (rue Auber 12) qui n'ont jamais eu de succursale.

La *Ceinture Régente* s'accommode de toutes les formes nouvelles des corsages, elle nous paraît même indispensable avec les cuirasses collantes que l'on porte cette saison. Un des grands avantages de la *Ceinture Régente*, c'est qu'elle n'a pas besoin d'être essayée : il suffit d'envoyer les mesures exactes pour recevoir une de ces ceintures coquettes, dont nous ne vanterons jamais assez la perfection.

Nous en dirons autant de la *Tourure Du Barry*, qui donne un charme si séduisant à la désinvolture.

Elle convient tout aussi bien aux costumes courts qu'aux robes à traîne, et se fait aussi coquettement ornée qu'on peut le désirer.

— Les fortunes modestes et les artisans qui ne peuvent jamais disposer de grosses sommes à la fois ont pourtant le moyen, grâce à certaines combinaisons économiques et ingénieuses, de se monter un ménage complet. En s'adressant à la maison de crédit fondée par CAÛIX aîné, de Vidouville, on peut s'habiller des pieds à la tête, se meubler et se munir de tous les objets indispensables au ménage, même le plus modeste, en payant la moitié comptant et le reste en six mois. Ce système oblige à l'économie et constitue un des moyens moralisateurs les plus puissants ; de nombreux agents attachés à cet établissement de crédit, unique en son genre, se rendent chaque mois chez les débiteurs qui, fiers de la confiance qu'ils ont inspirée, ne manquent jamais à leurs engagements.

La maison Crépin, au moyen de bons spéciaux, donne accès dans plus de 250 magasins, ce qui est la meilleure preuve que l'acheteur, malgré cette facilité de paiement, ne paye pas plus cher pour cela. Il a la liberté absolue et peut choisir dans n'importe quel magasin indiqué ce qui lui convient de préférence.

Parfaitement organisé, cet établissement spécial mérite la confiance dont il est l'objet.

La maison Crépin est située boulevard Ornano, 11, 13 et 15.

SPÉCIALITÉS

On a vanté de tous côtés, depuis quelques années, une foule de produits destinés à éterniser la beauté et la jeunesse des femmes. De nombreux essais ont été faits en ce genre, sans obtenir un succès bien éclatant. Cependant nous devons conseiller à nos lectrices, dans l'intérêt de leur beauté, la *crème Simon* et la *poudre Figaro*, deux compositions nouvelles qui se complètent l'une par l'autre.

La *crème Simon* est un cold-cream perfectionné qui blanchit le teint, l'idéalise en le parfumant. Sous son influence, boutons et rougeurs disparaissent comme par enchantement, ainsi que les rides prématurées. C'est la fontaine de Jouvence contenue dans un petit flacon.

La *poudre Figaro*, fine et impalpable, s'identifie si bien à la peau qu'elle est complètement invisible ; elle rend de grands services par les chaleurs : nous ne saurions trop en recommander l'emploi à la campagne comme le plus sûr préservatif contre le hâle et les rayons d'un soleil trop ardent.

Crème Simon et *Poudre Figaro* se trouvent à la *Tour de Nesles* (boulevard des Italiens, 3). Le dépôt central, chez M. GUIX, rue Beauregard, 23.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.
L. ROUVENAT, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.